

"Je me méfie du bonheur comme de la peste"

Autor(en): **Fugain, Michel / Luque, Jean-A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions plus : bien vivre son âge**

Band (Jahr): - **(2012)**

Heft 41

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-831648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

«Je me méfie du bonheur comme de la peste»

A 70 ans, Michel Fugain n'a pas le temps. Plus de temps à perdre. Sans langue de bois, sans concessions, il se confie sur son parcours d'homme. En attendant de découvrir l'artiste sur scène à Montreux avec un chœur de 200 enfants.

«Attention, Mesdames et Messieurs...» Il suffit de prononcer son nom, Michel Fugain, et les rengaines s'enchaînent: *Fais comme l'oiseau, Une belle histoire, Viva la vida, Les Sud-Américaines, Le chiffon rouge, Je n'aurai pas le temps*. Impossible de les énumérer toutes. Le mieux, c'est d'aller voir et écouter l'artiste. A la veille de Noël, il va donner deux concerts exceptionnels à Montreux avec 200 enfants. L'occasion de le rencontrer et de se laisser emporter par sa voix chaude et mélodieuse.

Vous avez sorti un double album au printemps, vous revenez d'une tournée au Canada, les concerts s'enchaînent. A 70 ans, vous avez encore plein de projets?

Plein de projets, je ne sais pas. Ce dont je suis sûr, c'est que je les prends désormais un par un. Dans mon cas, les projets, c'est surtout les choses que je n'ai pas encore faites. Faire le tour d'un sujet nouveau. Apprendre. Oui, apprendre.

Et jamais en solitaire...

J'ai la troupe chevillée au corps. Mon entreprise d'artiste, c'est de la création, des hommes, d'autres êtres humains. Ce sont des énergies qui se stimulent, qui copulent. Quelle émulation d'être ensemble. C'est bon de manger, boire, être ensemble, ce n'est jamais fini. Et là, je suis un irrésistible rouleau-compresseur.

Chanter à Montreux avec un chœur de 200 enfants, c'est chouette. Mais pour un Michel Fugain, ce n'est pas tout à fait un projet inédit?

J'ai déjà participé à beaucoup de projets de ce type. Parfois même avec 1000 enfants! Mais, Montreux, c'est différent... Je n'ai encore jamais été accompagné par une chorale qui est partie prenante du spectacle, de tout le spectacle. Montreux, ce n'est pas juste quelques chansons alignées les unes aux autres. C'est une chorale qui s'intègre à mon spectacle, à l'histoire que je raconte. Et une fois que le spectacle est lancé, c'est parti. Il faudra suivre, s'intégrer.

C'est un plaisir de chanter avec des chœurs d'enfants?

C'est surtout dévoreur d'énergie. Les mômes, comme toutes les chorales, pompent de l'énergie, beaucoup d'énergie et... ils ne la rendent pas. C'est comme ça. Un public, ça rend l'énergie. Ça fait *whoouf*. On est mieux après qu'avant. Tandis qu'une chorale, c'est une grosse masse aimante, vaillante, mais elle est comme une plante carnivore. Elle attend qu'on la nourrisse.



«Avec l'âge, le bonheur a quelque chose de plus éphémère. Je préfère parler avec un b minuscule. Mais...»

Michel Fugain

Pourquoi le faire alors?

Parce que même si c'est difficile, fatigant, j'estime que j'ai un devoir envers les chorales. Ce sont elles qui font circuler mes chansons, qui les stratifient dans l'inconscient collectif, qui les font entrer dans le temps. C'est ma manière de leur dire merci.

Si on déroule le fil du temps... Comment a été votre enfance?

Tout simplement heureuse. Fils d'un médecin généraliste, communiste. Un homme d'une générosité incroyable. Moi, j'étais le fils de Mickey; son surnom de résistant était Commandant Mickey.

J'ai eu une enfance douce comme tout, dans une France qui se reconstruisait après la guerre. La France était bien manichéenne dans les années 50, il y avait les riches, bien riches, qui tenaient le pouvoir. Et puis, il y avait les prosols qui se battaient pour leur dignité.

Scolairement, j'étais plutôt mauvais élève. Mais je suis d'une génération qui ne s'est jamais posé de questions pour son futur, jamais inquiété de savoir si elle trouverait du travail. On était curieux, concernés, mais c'était l'insouciance absolue.

Vous parlez de Commandant Mickey. Votre père a été un héros de la Résistance. Vous en êtes fier ?

Mon père n'a jamais parlé de la Résistance. Il défendait des idées très fortes. C'était un homme debout, brut de décoffrage. Il a une place à son nom à Grenoble et une autre à Voreppe. Sur les plaques, on peut lire: *D' Pierre Fugain, humaniste. Ça le résume entièrement.*

Et votre mère ?

Ma mère, c'était une joie de vivre toute particulière. On l'appelait Mamine. Tout le monde l'appelait ainsi, nos copains aussi. Elle était toujours avec nous, faisait la fête avec nous.

Quand je pense à elle, je sens encore le café, je ressens une légèreté dans l'air, j'entends toute la famille ritale qui revient, les femmes qui pépient, les rires, ma grand-mère qui étale et malaxe la pâte...

Quel était le futur dessiné pour le petit Michel ?

Avec un père médecin, il n'y avait pas d'alternative: «Mon fils, tu seras médecin.» Et puis, à 21 ans, tout à coup, j'ai dit à mon père: «Je veux faire du cinéma. Je monte à Paris.» Je me suis retrouvé en plein Quartier latin, logé chez un pote de mon père qui l'avait convaincu de me laisser faire. Il était aussi médecin et sa clientèle était composée de nombreuses personnes qui travaillaient... dans le cinéma.

Du cinéma, vous êtes passé à la chanson. Il y a quand même une différence.

Entre 1963 et 1965, j'ai commencé à travailler comme assistant-réalisateur. Je gagnais quelques sous. Je me suis dit que je devais aller à un cours d'art dramatique voir comment diriger les autres. La vérité, c'est que j'avais surtout besoin de potes et j'ai découvert une bande.

Un jour, Michel Sardou qui était apprenti comédien comme moi nous dit: «J'aimerais bien passer une audition chez Barclay.» Il était fan de Johnny, mais il n'avait aucune chanson à présenter. Du coup, on s'est mis tous ensemble pour lui en préparer quelques-unes. Nous n'avions jamais fait ça. Patrice Laffont lui a écrit des textes. Moi, j'étais le mec avec une gratte et seulement trois accords. Mais c'est là que j'ai découvert que j'étais un mélodiste.

Et tout s'est enchaîné. Michel a enregistré les chansons, très mauvaises, puis il a fallu les éditer. J'en ai présenté d'autres à Pierre Delanoë qui m'en a tout de suite pris deux pour Hughes Aufray. J'avais des points d'exclamation dans les yeux!

Et votre paternel, comment a-t-il pris ce nouveau virage ?

Je n'ai jamais compris sa réaction. Il m'a juste dit: «C'est vrai?» Avec un immense sourire. Il me connaissait peut-être si bien qu'il savait au fond de lui ce qui me convenait le mieux. Après il y a aussi eu les effets secondaires des droits d'auteur de la SACEM. «Il me faut toute une vie pour gagner ça», m'a-t-il dit tout à la fois sidéré et rassuré.

Et puis, j'ai écrit *Le chiffon rouge*, une chanson de combat qui a eu un destin bien particulier et qui, dans bien des cercles, a remplacé *L'Internationale*. Mon père ne pouvait qu'être fier, lui qui à 15 ans était parti rejoindre les anarchistes en Espagne pour lutter contre Franco.

Si on change d'époque et de rôles...

Quel père avez-vous été ?

J'ai été marié 33 ans à une femme, une vraie mère qui a transmis des règles de vie. Comme père, c'est particulier. J'ai été et je suis toujours un gentil papa ou «papoune» qui n'a jamais donné une baffle.

Paradoxalement, nous, les artistes, avons des métiers invisibles. Nos enfants ont des parents qui sont toujours à la maison, mais ils ne savent pas ce qu'on fait. Faire de la musique c'est vachement abstrait.

Je me suis fait reprocher d'être un père absent, alors que j'étais toujours à la maison. J'étais comme un meuble. Mais dans mon métier de création, le «glandage» est obligatoire. Il faut le temps de la maturation inconsciente pour laisser venir la musique, qu'elle soit fluide.

Vous avez vécu le drame de perdre votre fille cadette Laurette d'une leucémie. Peut-on s'en relever ?

Quand il y a des familles entières, parents, enfants, cousins qui parfois meurent ensemble dans un accident d'avion comme à Charn el Cheikh, c'est là que je me pose vraiment la question. Les grands-parents qui restent comment ils font pour s'en remettre ?

Moi, je suis assez fataliste comme garçon. Je crois en l'homme, en la vie. Je ne me raccroche pas à une hypothèse d'après-vie qui n'a jamais encore été confirmée. Et j'ai appris à mourir...

En 2002, ma fille s'en va, nous quitte avec une saloperie de leucémie qui est toujours un cas unique selon chaque individu. Je me dis que, depuis sa naissance, elle avait deux chromosomes qui se chevauchaient. Même si ce

« J'ai de la chance. A 70 ans, j'ai le privilège de monter sur scène avec la même énergie. Et surtout, je vis avec... la femme de ma vie. »

Michel Fugain



n'est pas glorieux, elle est passée dans les pertes et profits de l'évolution humaine. Et moi, je suis mort avec elle, je me suis laissé couler avec elle.

Mais là, à vous voir, vous entendre, le miracle semble s'être accompli.

Un soir, dans un bistrot de l'Île-Rousse, j'entends une fille qui chante divinement bien. On a commencé à parler. Nous sommes devenus amis. Amis, pas autre chose. C'était une vraie amitié qui s'est transformée au fil des ans en amour. Et c'est elle, Sanda, ma sœur, qui m'a chopé entre deux eaux.

Dans ma noyade, j'avais peut-être tapé le fond; mais si c'était le cas, ce n'était pas bien fort. C'est elle qui m'a remonté à la surface. Elle m'a sauvé, donné ma première goulée d'air.

Vous revivez, vous souriez à nouveau, c'est le bonheur...

Je me méfie du bonheur comme de la peste. Ce n'est pas un mot qui résonne en moi. Avec l'âge, le bonheur a quelque chose à voir avec le bilan. Je préfère parler d'un certain bonheur avec un b minuscule.

J'ai de la chance. A 70 ans je suis toujours vif. J'ai le privilège de monter sur scène avec la même énergie. Et surtout, je vis avec Sanda, la femme de ma vie. Mon épanouissement personnel passe par elle. C'est l'osmose totale, l'harmonie absolue.

(Long silence...)

Vous avez raison. Je suis obligé de dire que je vis le bonheur avec cette femme. Un bonheur de tous les instants, du premier regard, premier sourire du matin, jusqu'au chocolat chaud du soir.

Propos recueillis par:
Jean-A. Luque

Le Club

Michel Fugain sur scène avec des chorales d'enfants, un événement unique à Montreux et pour la bonne cause. Des billets à gagner en page 79.